

LE RÔLE DES LANGUES NATIONALES DANS LA PROMOTION DE LA CULTURE BURKINABE

Abou NAPON
Université de Ouagadougou
Burkina Faso

RESUME

Le présent article a pour but de montrer qu'il y a une relation étroite entre la langue et la culture. De ce fait, une bonne gestion des langues et de la culture peut aider au développement d'un pays. Pour ce qui est du Burkina Faso, seule l'instauration d'une démocratie culturelle pourrait permettre à tous les fils du pays de participer au développement de la nation.

Mots clés : Culture, langues nationales, démocratie, développement.

ABSTRACT

This paper aims to describe the close relationship between language and culture. Therefore, an appropriate management of languages and cultures can help develop a country. Considering Burkina Faso, only a set up of a cultural democracy may enable all the citizens to take part in the nation development.

Key words : Culture, national languages, democracy, development.

INTRODUCTION

Depuis les indépendances, les différents régimes qui se sont succédés au Burkina Faso ont accordé une place importante à la culture. Mais il a fallu l'avènement du Conseil National de la Révolution en 1983 pour que la culture soit utilisée comme facteur de mobilisation nationale. Cette politique s'est traduite par l'adoption d'une nouvelle dénomination officielle de l'Etat, Burkina Faso, d'une nouvelle devise « La patrie ou la mort, nous vaincrons ! », d'un nouveau drapeau, d'un nouvel hymne national, le Ditanye (du Lobiri) et de nouvelles armoiries. La révolution va fonder son action culturelle sur un projet de société

« démocratique et populaire ». « La culture doit être nationale, révolutionnaire et populaire » (T. SANKARA, 1983 : 49). Dans ce contexte, la culture devient une arme dans le combat idéologique.

Il a fallu attendre l'instauration de la IVe République pour que la constitution consacre un article à la culture. Avec la IVe République, l'intervention de l'Etat deviendra plus importante. L'Etat va tenter également de mobiliser la société civile comme partenaire du développement culturel. « La ligne politique adoptée pourrait se résumer en deux mots : identité culturelle, d'une part, et développement économique d'autre part » (M. OUEDRAOGO

2001 : 50).

Face à la mondialisation des échanges impulsée par la culture occidentale dominante, le gouvernement a pris des mesures en vue de protéger les cultures burkinabè. En effet, en 1997, sous l'égide du ministre de la communication et de la culture, un forum national sur la nouvelle politique culturelle s'est tenu à Bobo-Dioulasso (28-31 mai). Les travaux du forum ont porté sur trois points : les enjeux de la politique culturelle, l'état des lieux et la politique culturelle.

La prise en compte de ces réalités a permis au Ministère d'élaborer le livre blanc sur la politique culturelle du pays. Dans ce livre, une place importante est accordée aux séminaires, aux colloques qui doivent être des cadres d'échanges propices au développement de la culture burkinabè.

C'est au regard de cette réalité que nous nous proposons de mener la réflexion sur le rôle des langues nationales dans la promotion de la culture burkinabè.

- Qu'est-ce qu'une langue ?
- Qu'entend-on par langues nationales ?
- Que recouvre la notion de culture ?
- Dans quelles mesures les langues nationales peuvent contribuer à la promotion de la culture burkinabè et partant au développement du pays ?

Pour répondre à ces interrogations, nous avons formulé l'hypothèse suivante : seule l'instauration d'une démocratie culturelle peut aider à la promotion des langues nationales et de la culture burkinabè.

Notre travail tel qu'articulé s'inscrit dans le domaine de la politique linguistique dans la mesure où il cherche à aider les décideurs burkinabè à faire de choix conscients en vue de favoriser la participation de tous les fils du pays à la construction de la nation burkinabè.

L'étude pour aboutir s'est appuyée essentiellement sur une recherche documentaire.

1. La langue

« Chacun de nous parle au moins une langue, mais il n'est pas évident que chacun puisse dire exactement ce qu'est une langue. Même les linguistes n'ont pas aujourd'hui la prétention d'avoir parfaitement compris la nature du langage humain. La linguistique a cependant fait de grands progrès et nous permet aujourd'hui de mieux comprendre ce qu'est une langue et ce qu'elle représente pour l'homme. G. KEDREBEOGO (2001 : 3) ». Ainsi selon lui, on peut désormais considérer comme acquis que :

- la langue est spécifiquement humaine ;
- toutes les langues se valent, en tant que systèmes de communication et d'auto-identification ;
- la langue est un système dynamique qui évolue dans le temps (synchronie / diachronie) ;
- la langue façonne, dans une certaine mesure notre schéma de pensée et nous ouvre à une vision particulière du monde.

L'affirmation selon laquelle la langue est spécifiquement humaine se fonde sur les recherches et les expérimentations conduites par des chercheurs depuis au moins les 50 dernières années. En effet, ces recherches ont montré qu'aucune autre espèce ne possède un langage articulé comparable au langage humain.

Du point de vue strictement linguistique, toutes les langues se valent en tant que systèmes fonctionnant sur une base de principes et de règles. Dire donc qu'une langue est plus riche qu'une autre, ou que telle langue est plus apte à assumer telle fonction que telle autre langue n'a pas beaucoup de sens du point de vue linguistique. Toute langue est apte à servir pleinement les besoins de communication et d'expression esthétique ou identitaire de la communauté qui la parle.

La langue évolue dans le temps, tout comme la communauté, avec les contacts et l'acquisition d'expériences nouvelles mais tout en évoluant, la langue conserve toujours sa cohésion interne et sa logique.

L'idée selon laquelle, la langue façonne notre vision du monde est basée sur les travaux de deux chercheurs américains Sapir et Whorf. Ces derniers ont travaillé sur les langues des aborigènes d'Amérique du nord : les indiens et les eskimos.

L'hypothèse de Sapir et de Whorf a une version forte et une version faible.

La première est aujourd'hui abandonnée parce qu'elle stipule que l'être humain est prisonnier de la langue qu'il parle. C'est en s'appuyant sur cette version que certains chercheurs se sont crus autorisés à classer les langues (langues primitives / langues évoluées).

La version faible dit que la langue nous situe dans une vision particulière du monde. Dans le cadre de cette version, la différence de perception du temps, de l'espace, des couleurs, des éléments de la nature, de la famille, etc., peut se comprendre comme reflétant simplement la différence des expériences vécues. L'environnement dans lequel vivent les eskimos, fait qu'ils ont plus d'une dizaine de mots pour désigner la « neige » tandis que l'anglais ou le français n'a qu'un seul mot : « snow » et « neige ».

Au regard de tout ce qui précède nous pouvons définir fonctionnellement la langue comme un comportement social ou communautaire qui sert à la fois la fonction de communication et la fonction symbolique d'auto-identification d'une communauté donnée. A ce sujet G. KEDREBEOGO (2001 : 9) affirme que « *c'est par sa langue qu'une communauté se distingue des autres et c'est encore par elle que les enfants apprennent à se socialiser, c'est-à-dire, à intérioriser les valeurs socio-culturelles de leur communauté. La langue dans sa totalité appartient non pas à l'individu mais au groupe* ».

La dimension sociale ou communautaire est essentielle selon lui, car l'homme n'aurait pas besoin de parler, et n'aurait donc pas besoin d'une langue, s'il ne vivait pas en société.

La langue revêt donc une importance capitale pour l'homme. A ce propos G. KEDREBEOGO citant IGNAZIO Buttita dit :

Enchaîne un homme, dépouille-le de ses biens et musèle-le : il reste libre

Retire à l'homme son travail, son passeport, sa table à manger et son lit : il reste riche. L'homme devient véritablement pauvre et perd sa dignité quand on lui vole la langue que ses ancêtres lui ont léguée. Sans sa langue, il est irrémédiablement perdu.

Le dicton pourrait être traduit par : « *Perds ta langue et perds ton âme !* »

Sur le plan linguistique, une langue est un instrument de communication, un système de signes vocaux spécifiques aux membres d'une même communauté.

2. Le concept de « langue nationale »

Le concept de « langue nationale » n'est défini ni dans la constitution du Burkina, ni dans la loi d'Orientation de l'éducation qui utilisent ces termes. Depuis la constitution de la IIIe république (13 décembre 1977), la clause qui utilise les termes de « langue nationale stipule que « la langue officielle est le français. La loi fixe les modalités de promotion et d'officialisation des langues nationales » (clause de la constitution de 1977 reprise dans les constitutions ultérieures, y compris dans l'actuelle (à l'article 35 du titre II). De son côté, la loi d'orientation de l'éducation, promulguée le 09 mai 1996, stipule en son article 4 que « les langues d'enseignement sont le français et les langues nationales ».

Il apparaît donc que le concept de « langue nationale » s'oppose essentiellement dans ces textes, à celui de « langue officielle ». Cette utilisation des termes serait alors conforme à la conception retenue par des sociolinguistes comme Daoust (1997 : 443) cité par N. NIKIEMA (2001 : 6), qui écrit : « *il est important de faire la distinction entre langues officielles, d'une part, qui jouissent de la reconnaissance officielle de l'Etat et sont généralement indiquées pour être utilisées dans les domaines officiels et publics, et les langues nationales d'autre part, qui sont parlées par la majorité de la population et qui sont généralement les langues des natifs d'un pays ou d'un Etat* ».

Concernant toujours le concept de langue nationale A. BATIANA (1993 : 15) affirme que « tout comme l'hymne national est le symbole de toute la nation, une langue nationale devrait symboliser une unité

linguistique nationale. Une langue nationale est une langue qui est connue sur tout le territoire national et qui couvre les besoins de communication des populations. Cette définition ne concorde pas avec l'utilisation actuelle du terme de langue nationale au Burkina Faso qui semble désigner de manière opératoire, toute langue de groupe ethnique du Burkina dont les membres sont des citoyens burkinabè. C'est cette compréhension que nous aurons du terme de langue nationale ».

Concernant le qualificatif de national nous pensons qu'il est utilisé en réalité pour calmer les ardeurs des partisans de l'introduction des langues ethniques dans la vie politico-administrative du pays. Il n'a donc qu'une valeur symbolique, car il ne change en rien le statut de ces langues. C'est donc un terme neutre qui permet de maintenir une harmonie entre les différents groupes qui composent la nation burkinabè.

3. La définition de la culture

D'après le Dictionnaire de linguistique « la culture est l'ensemble des représentations, des jugements idéologiques et des sentiments qui se transmettent à l'intérieur d'une communauté ». De cette acception, le mot englobe, mais en les débordant très largement, les concepts qui, de la littérature et des beaux arts ; de même que les connaissances scientifiques d'un individu, désignées souvent par « culture scientifique » ne sont qu'une partie de sa culture au sens sociologique du terme. La culture comprend ainsi notamment toutes les manières de se représenter le monde extérieur, les rapports entre les êtres humains, les autres peuples et les autres individus. Y entre aussi tout ce qui est jugement explicite ou implicite porté sur le langage ou par l'exercice de cette faculté.

Sur le plan fonctionnel, « la culture est avant tout un système de valeurs morales, esthétiques et spirituelles qui insufflent à l'action humaine des finalités nobles afin d'aider les hommes à se libérer de l'ignorance, de la misère, de l'injustice » (M. OUEDRAOGO 2001) citant le Président B. COMPAORE. Et l'auteur d'ajouter « *que la culture d'un groupe imprègne tous les actes de ses membres, des plus banals et quotidiens aux plus solennels et décisifs ; elle en assure la cohésion et elle lui sert de référence. Les valeurs et les normes*

de comportement résultent de pratiques et de pensées passées, mais aussi d'adaptations, d'idéaux projetés sur l'avenir. Si bien que la culture n'est pas immuable ; elle subit des changements et des facteurs physiques, sociaux, économiques, mais elle assume toujours cette fonction de cohésion du groupe. Tout développement, désormais, doit intégrer une dimension culturelle. C'est la culture qui donne un sens au développement, à ce que l'on nomme le progrès ».

Mais qu'entend-on par développement ? « Le développement au sens large peut se définir comme consistant dans l'intégration et la mise en œuvre de savoirs (sciences), savoirs-faire (technologies) et savoirs-être (culture) par les populations concernées pour la satisfaction de leurs besoins matériels et immatériels » (G. KEDREBEOGO, 2001 : 10) ».

4. La relation entre la langue et la culture

Les premiers travaux sur la relation entre la langue et la culture ont été réalisés par des philosophes allemands en l'occurrence Herder et Humboldt. Pour Humboldt :

- La langue crée ou aide à créer par son existence la représentation du monde ; celui-ci sans elle est inconnaissable, n'est qu'un chaos bien qu'il existe ; grâce à la langue le monde « en soi » devient monde « pour nous ». La langue transforme ainsi le monde objectif en un monde différent qui est le monde saisi par l'esprit. De ce fait, elle n'est pas ergon, produit donné, figé, fini mais energieia.
- L'identification de l'esprit du peuple à la langue et de la langue à l'esprit du peuple est affirmée avec force puisqu'un peuple parlerait comme il pense et penserait comme il parle.

La langue devient ainsi une sorte de mémoire collective du peuple qui la parle, non pas tellement par le fait qu'elle permet le discours sur ce passé, mais parce qu'elle le reflète d'une certaine manière. Pour les auteurs, la langue serait donc le miroir du peuple.

A la suite de ces philosophes du langage, Sapir et Whorf ethnolinguistes américains se sont intéressés à la relation entre la langue et la culture. Pour Sapir le langage est un puissant instrument de socialisation. En effet :

- de véritables relations sociales ne sauraient exister sans lui ;
- le fait simple de posséder une langue en commun constitue un symbole particulièrement puissant de solidarité qui unit les individus locuteurs de cette même langue ;
- en dehors de sa fonction de communication le langage « effectue » la « mise en relation » entre les membres d'un groupe physique, comme par exemple les convives d'un dîner » ;
- le langage joue un rôle considérable dans l'accumulation culturelle et la transmission historique » même dans les sociétés primitives où « une grande partie du répertoire culturel est présentée sous une forme linguistique ».

L'auteur soutient également que les rapports entre le langage et la culture ne doivent pas être conçus de manière mécanique : en effet ;

- une connaissance détaillée tant sur le plan de la forme que sur celui du contenu, permet d'approfondir notre compréhension de la culture ;
- il n'y a pas de correspondance simple entre la forme d'une langue et la forme de la culture de ceux qui la parlent ;
- il en va autrement quand on ne s'en tient pas à la forme générale d'une langue, quand on s'occupe du vocabulaire qui constitue un indicateur extrêmement sensi-

ble de la culture d'un peuple ;

- mais ce qui est vrai pour le vocabulaire n'est vrai pour aucun autre élément de la langue.

Une autre idée importante développée par Sapir est que la langue et la culture constituent deux réalités différentes dont la première évolue plus lentement que la seconde ; dans un état initial la langue et la culture sont liées et agissent constamment l'une sur l'autre durant une période assez longue. Par la suite la psychologie collective du groupe et l'environnement physique se transforment peu à peu : l'une et l'autre changent mais les éléments culturels plus vite que la langue. L'on retiendra des travaux de cet auteur que la langue est le reflet de la culture. Ce qui veut dire que la langue est le véhicule par excellence de la culture. Une des idées importantes de l'hypothèse de Sapir est qu'il y a autant de langues différentes qu'il y a de cultures différentes.

Au regard de cette réalité, il convient de voir comment le Burkina Faso qui compte une soixantaine de langues nationales peut exploiter cette diversité ethnique et culturelle et ce, pour promouvoir son développement.

5. Le rapport entre langue, culture et développement

D'après G. KEDREBEOGO (2001 : 10) « Le développement n'a véritablement de sens que si l'on considère qu'il est spécifiquement humain comme la langue ! Si cela est admis, l'importance de la dimension culturelle du développement devient une évidence : sans culture pas de développement ! Si cela est admis, on devrait également s'attendre, ou au moins tolérer, que le développement soit multiforme et non uniforme, l'échelle des valeurs n'étant pas nécessairement la même pour toutes les sociétés humaines ».

Malheureusement, cette vision de chose est contestée par le monde occidental qui pense que le développement véritable c'est celui pensé par lui à travers sa culture. De ce fait, le développement est supposé transférable à volonté.

Mais très vite on s'est rendu compte qu'aucun peuple ne peut se développer en s'appuyant sur la lan-

gue de l'autre. En effet, apprendre une langue n'est pas innocent ; c'est apprendre également une autre culture. Chaque langue étant le véhicule d'un ensemble de valeurs culturelles, refuser d'utiliser la langue de l'autre, c'est rejeter en même temps sa culture. Comment peut-on alors vouloir construire un développement pour un peuple en niant sa culture et sa langue. La conséquence d'une telle politique est que les différentes tentatives en vue de sortir les pays africains du sous développement se sont soldées par des échecs, car les modèles élaborés ne tiennent pas compte des réalités culturelles des Etats. A titre d'exemple, les campagnes d'alphabétisation sont élaborées sans tenir compte de la période hivernale, des périodes des funérailles, des périodes d'initiation, etc. De ce fait entre connaissances et rites culturels, les paysans préfèrent les seconds. De cela, l'on sera amené à dire que les paysans rejettent l'alphabétisation alors qu'il n'en est rien.

L'autre argument avancé pour justifier le non recours aux langues et aux cultures nationales est leur nombre élevé. Dans un contexte multilingue quelle langue choisir sans léser les autres ? Pour notre part, nous pensons que le multiculturalisme est une richesse s'il est bien exploité. A ce propos M. OUEDRAOGO (2001 : 9) affirme que la diversité ethnique peut être un caractère enrichissant pour une nation, comme elle peut devenir un handicap, selon que les différentes ethnies ont le sentiment ou non de s'exprimer dans le cadre d'une démocratie culturelle. Comme le sentiment national, celui d'appartenir à une même culture burkinabè suppose que celle-ci apparaisse comme l'expression d'un synchrétisme culturel, sans que celui-ci soit réducteur des différentes cultures des groupes humains. En quelque sorte, une identité culturelle nationale doit transcender les cultures ethniques, en se plaçant dans un autre ordre. Pour arriver à créer une culture burkinabè, il faut arriver à établir une démocratie culturelle qui suppose l'expression de toutes les cultures sans hiérarchisation. En effet, malgré le poids démographique de certaines langues par rapport à d'autres, l'Etat se doit de préserver toutes les langues en les valorisant au même titre. Ainsi, la culture mossi doit être mise sur le même pied d'égalité que la culture nuni. De ce fait, aucun groupe ne se sentira complexé par rapport à un autre. Du reste des efforts sont déjà faits en ce sens depuis plusieurs années à travers l'organisation de la Semaine Nationale de la Culture, et le Salon International de

l'Artisanat de Ouagadougou.

Mais ce que nous regrettons à travers l'organisation de la Semaine Nationale de la Culture, c'est la compétition qui est instaurée entre les différentes danses ou musiques. Pour nous, il est difficile de vouloir établir des critères objectifs permettant de comparer la danse peule à la danse kassena. D'un côté, c'est une danse de grâce alors que l'autre, l'on a affaire à une danse physique. La meilleure façon de valoriser les cultures et de faire en sorte que tous les groupes ethniques se retrouvent au sein d'une seule culture c'est de supprimer les compétitions. La Semaine Nationale se doit d'être un cadre où tous les groupes viendraient exposer leurs savoirs et savoirs-faire.

Ainsi, par exemple au lieu de faire des éliminatoires par département et par province pour choisir des groupes à envoyer à la Semaine Nationale de la Culture, il suffirait d'inventorier l'ensemble des troupes d'une localité et de les envoyer à tour de rôle à ladite semaine. On éviterait ainsi que ce soit les mêmes qui se retrouvent à toutes les éditions.

La construction d'une culture burkinabè passe également par la sensibilisation des uns et des autres sur l'importance du bilinguisme pour chaque communauté. En partant du principe qu'apprendre la langue de l'autre, c'est apprendre en même temps sa culture, son histoire, etc., l'on peut amener les individus à enrichir leurs connaissances. C'est l'acquisition de ces connaissances qui conduit les hommes à être plus tolérants et à s'accepter mutuellement. Un exemple de cette acceptation de l'autre, sont les rites coutumiers qui entourent les différents mariages. En effet, dans le cadre des mariages exogamiques, les conjoints sont amenés à respecter mutuellement les rites propres à leur groupe ethnique respectif. Ainsi, si un Mossi épouse une fille nuna, il doit respecter les coutumes nuna et cette dernière a également obligation de considérer les coutumes de l'ethnie à laquelle appartient son mari.

Cet esprit de tolérance et de solidarité, se remarque également à travers les alliances à plaisanteries entre les parents de la mariée ou du marié (frère, sœur) et le beau-fils ou la belle-fille. A cela, il faut ajouter la parenté à plaisanteries entre les différents groupes ethniques dans le pays qui permet d'éviter les conflits entre les populations. Celle-ci existe entre

les Mossi et les Samos, entre Gourounsi et Bisa, entre Peulhs et Bobo, entre Yarcé et Gulmancema, etc.

Cependant la valorisation des langues et des cultures du pays passe par leur introduction dans l'éducation et l'alphabétisation. En effet, dans un monde dominé par l'écrit, l'oralité n'a pas sa place. Si, les langues ne sont pas écrites, elles disparaîtront progressivement et avec elles, les cultures léguées par les ancêtres. C'est pourquoi le propos d'Amadou Hampâté Bah est toujours d'actualité quand il dit « qu'en Afrique un vieillard qui meurt est comme une bibliothèque qui brûle ». La maîtrise de l'écrit permettrait par exemple de matérialiser les différentes règles de certains jeux tels que la lutte traditionnelle, « Le waré », etc. Elle pourrait également aider les jeunes générations à connaître les rites des masques, les rites funéraires, les rites d'intégration et d'initiation, les salutations d'usage (demande en mariage, décès), etc.

En effet, beaucoup de burkinabè aussi bien en milieu rural qu'en milieu urbain ne savent pas comment prendre la parole en langues nationales dans de telles circonstances. Cela se remarque le plus chez les intellectuels qui ont très souvent recours à leurs aînés restés au village quand ils veulent se marier ou offrir des sacrifices à leurs ancêtres.

L'enseignement des langues et des cultures nationales permettrait d'éviter leur glottophagie par la langue française. Cette glottophagie étant encouragée par l'élite intellectuelle qui n'a d'autre point de repère que la culture occidentale et principalement la culture française. A ce sujet, M. OUEDRAOGO (2001 : 26) va plus loin en disant que cette acculturation peut conduire à la déculturation stade ultime de la perte de l'identité spécifique.

L'introduction des langues et des cultures burkinabè dans l'éducation et l'alphabétisation permettra également à la majorité de burkinabè de participer de manière active au développement du pays. Le développement n'est possible qu'à travers des médiums linguistiques que les citoyens maîtrisent parfaitement. C'est dans le même ordre d'idées que G. KEDREBEOGO (2001 : 11) citant LEPAGE (1964 : 18) affirme que « quand la langue du gouvernement et de la loi diffère de celle des masses populaires, les plans de développement économique, agricole et industriel sont difficiles à élaborer

et encore plus difficiles à mettre en œuvre parce que la recherche de base se trouve handicapée par la barrière langue ».

La conséquence d'une telle situation c'est que les projets sont élaborés pour les populations sans leur participation effective par des intellectuels qui ne connaissent pas les réalités de leur milieu d'origine.

6. Culture nationale, globalisation et mondialisation

Les débats actuels sur l'avenir des langues et surtout sur celles qui sont jugées en péril ont popularisé l'usage des termes globalisation dans le discours linguistique anglophone et mondialisation dans le discours francophone. Des experts ne cessent d'invoquer ces termes pour expliquer comment la plupart des langues du monde seraient menacées par les langues mondiales européennes et surtout l'anglais. Cependant ces termes ne sont pas synonymes.

A en croire S. SALIKOKO (2003 : 17) « La globalisation a donc affaire aux interdépendances économiques entre la métropole et la colonie tandis que la mondialisation concerne la diffusion des produits matériels et des idées ou croyances du territoire d'origine à d'autres, c'est-à-dire leur dispersion dans le monde.

L'avenir des langues et de la culture burkinabè est menacée par la présence de la langue française dans la vie socio-économique et politique du pays. Ainsi, tout le monde va s'efforcer de parler français soit pour obtenir un emploi soit pour appartenir à la classe dite civilisée « qui parle français et a « les manières des Français ». Mais cette situation pourrait être sauvée si le gouvernement accordait un statut valorisant aux langues nationales en faisant d'elles des outils de promotion sociale. En d'autres termes, il faut que les langues nationales acquièrent un statut clairement défini et avantageux.

Ce qui veut dire qu'il faut que des avantages socio-économiques soient accordés à l'utilisation des langues nationales. Ainsi, par exemple, on pourrait encourager leur utilisation dans l'administration en permettant par exemple aux alphabétisés en langues nationales d'adresser des correspondances aux agents dans leur langue locale. Ce qui suppose qu'on devrait également alphabétiser chaque agent de l'ad-

ministration dans au moins une langue de son choix et ce, en vue de faciliter les échanges de correspondances.

Une autre proposition qui pourrait amener les burkinabè à accorder un intérêt à leurs langues nationales serait d'exiger que l'entrée à la fonction publique soit désormais soumise à la maîtrise écrite d'au moins une langue nationale.

Au niveau des médias (radio, télévision) les plages horaires consenties aux langues nationales et aux cultures doivent être réaménagées afin de tenir compte des activités des burkinabè. Ainsi, les danses, les chants, les contes doivent être programmés immédiatement après le journal parlé, car c'est en ce moment que les uns et les autres ont « les oreilles collées ou les yeux fixés sur leur poste. Les plages actuelles utilisées 12 h 30 ou 17 heures ne sont pas selon nous des heures d'écoute. A 12 h 30, les gens sont fatigués et à 17 heures, les travailleurs ne sont pas encore revenus de leur service. A qui alors ces émissions sont donc destinées ?

Mais que faire dans le contexte de mondialisation pour préserver la culture quand on sait que la culture représente un secteur économique important pour le pays. En effet, notre pays est de plus en plus envahi par des productions culturelles venant des Etats Unis, de l'Inde, de la Chine, des pays asiatiques. Dans ce contexte, les populations sont enclins à consommer ces produits au détriment de ceux du Burkina ce qui constitue des pertes en devises. Sur le plan cinématographique très peu de films sont projetés au profit des films indous et américains. Sur le plan musical, la musique burkinabè est délaissée pour la musique ivoirienne, malienne, américaine, etc.

Face à la mondialisation et à la libéralisation des échanges, nous pensons que seule une politique efficace de sensibilisation des burkinabè à consommer les productions locales pourrait aider le pays à valoriser sa culture d'une part, et d'autre part, à créer des industries culturelles. Du reste, le pays pourrait imposer des taxes sur les produits culturels venant de l'étranger afin de dissuader les gens à les importer.

CONCLUSION

Notre étude avait pour but de montrer la relation importante qui existe entre les langues nationales et la culture au Burkina Faso. En effet, la culture peut survivre à la langue, mais elle ne peut pas se développer et s'exprimer pleinement sans la langue. Pendant longtemps, l'on a magnifié la culture burkinabè à travers les chants, les danses, les semaines nationales de la culture, les modes vestimentaires et culinaires en oubliant les véhicules de cette culture que sont les langues nationales. C'est à travers ces dernières que les populations arrivent à échanger leurs différentes expériences et ce dans l'intérêt de toute la nation. C'est la capitalisation des expériences des uns et des autres qui permet à un pays de construire son développement. Ainsi, le Burkina ne pourra prétendre au développement en faisant abstraction de sa culture et de ses langues nationales. Tenter de le faire le conduirait à l'anti-développement. A ce propos G. KEDREBEOGO (1998 : 21) citant Gandhi dit ceci « j'admets volontiers que les vents culturels du monde entier soufflent et circulent librement dans ma maison pour qu'elle reste aérée. Ce que je refuse, c'est de me laisser emporter par ces vents ! ».

Nous pensons que la valorisation de la culture burkinabè passe par l'introduction des langues nationales dans l'éducation. Ainsi, les gens pourront être initiés à la transcription d'une part, des langues nationales et d'autre part, recevoir des informations sur les us et les coutumes du pays. Cela permettra du même coup de faire tomber la barrière entre le monde intellectuel (défenseur des cultures occidentales) et le monde rural (défenseur de la culture nationale). Ce n'est qu'à ce prix que l'on pourrait sauver les langues et la culture burkinabè.

BIBLIOGRAPHIE

BATIANA (A.), 1993. "La question des langues nationales au Burkina Faso" Communication au colloque sur les langues nationales dans les systèmes éducatifs, DGINA, pp. 14-24.

DIOP Cheich Anta, 1979. *Nations nègres et cultures*. Présence Africaine, Paris, tome II, 565 p.

GUICHAOUA (A.), et (Y.) GOUSSAULT, 1993.

De la dimension oubliée du développement à l'anti-développement. Armand Colin, Paris.

HOUIS (M.), 1971. *Anthropologie Linguistique de l'Afrique noire.*

IPB, 1994. "Les langues nationales dans les systèmes éducatifs du Burkina Faso", Actes du colloque, Ouagadougou, 187 p.

KEDREBEOGO (G.), 1998. "Francophonie et développement africain : mythe ou réalité ?" Science et Technique, CNRST, Ouagadougou.

KEDREBEOGO (G.), 2001. "Langue et développement national, communication, grandes conférences du Ministère de la Culture", 33 p.

NIKIEMA (N.), 2001. "Consultation sur l'utilisation des langues nationales" dans les actes administratifs, INA, Ouaga-

dougou.

OUEDRAOGO (M.), 2001. *Le livre blanc sur la culture, découvertes du Burkina,* Ministère de la Culture, Ouagadougou, 146 p.

NDAYWEL E. NZIEM (ed), 2003. *Les langues africaines et créoles face à leur avenir, Langues et Développement,* Paris, 191 p.

SANKARA (T.), 1983. Discours d'Orientation Politique prononcé par le Capitaine T. SANKARA le 2 octobre 1983 à Ouagadougou, Ouagadougou, Conseil Nationale de la Révolution (CNR), Imprimerie nationale (s.d), 56p.

SALIKOKO (S.), 2003. "Les langues africaines et créoles face à la globalisation et à la mondialisation". L'état des lieux dans NDAYWEL E. (ed), pp. 15-43.